Paris Ville lumière, Paris capitale coloniale, Paris ville des libertés et des droits de l'homme, Paris l'Africaine, Paris des lettres et de la négritude, Paris des sans-papiers, Paris des paradoxes, des extrêmes et des imaginaires… Éternelle ambiguïté entre deux rives, entre lumières et ténèbres, blanc et noir, liberté et oppression, vogue des bals nègres et fascination pour les « zoos humains » du Jardin d'Acclimatation, entre jazz et Exposition coloniale, élites noires et travailleurs immigrés, dieux du stade et exclus des Trente Glorieuses… À Paris s'écrivent, se font et s'évanouissent les rêves de la diaspora noire… Qu'elle soit afro-américaine, africaine ou antillaise, elle va pendant plus d'un siècle y trouver un point de convergence unique pour s'adresser au monde. Un Paris où, contrairement à d'autres villes d'Amérique et d'Europe, il n'y a jamais eu de ghetto noir, ni même, jusqu'à une époque récente, de véritable quartier noir. Simplement des lieux d'habitation, de travail, de rencontre et de fête[1] dont certains occupent une place importante dans la mémoire des Parisiens. Durant la période qui nous occupe, de l'Exposition universelle de 1878 à la Coupe du monde de football de 1998, la présence numérique des « Noirs » à Paris progresse considérablement. De quelques centaines à la fin du XIXe siècle, leur nombre dépasse vite le millier de résidents. Trois à quatre mille durant l'entre-deux-guerres, dont plusieurs centaines d'Afro-Américains, ils représentent aujourd'hui près de deux Parisiens sur dix. La ville « blanche » s'est fortement métissée en un peu plus d'un siècle, au point que la proportion de sa population « noire » et « métisse » rivalise avec celle de certaines métropoles américaines. Si ces Parisiens ont eu, et ont encore, à subir préjugés et discriminations, ils ne se sont jamais, en revanche, trouvés dans une situation juridique particulière. Et plus leur nombre augmente, plus ils ont tendance à cesser d'être visibles pour devenir des habitants comme les autres. À Paris, les « Noirs » perdent leur « couleur » tandis que c'est la ville, tout entière, qui la fait sienne. Ce Paris noir qui est devenu une donnée importante de notre histoire demeure pourtant une énigme.

Du Nègre au Black

« Qu'est-ce que c'est donc un Noir ? se demande Jean Genet dans Les Nègres. Et d'abord, c'est de quelle couleur ? » Depuis la fin du XIXe siècle ont été successivement employés les mots « nègre », « noir » et « black ». Le premier, guère au-delà des années 1950, le second, plus longtemps et avec des sens fort différents, le dernier, depuis les années 1980, avec une connotation « branchée ». Ces termes n'ont de sens que dans le contexte particulier d'une époque. Les reprendre aujourd'hui nécessite l'emploi de guillemets soulignant combien ils sont désuets et inadéquats. Les mots « noir », « nègre », « black », comme d'ailleurs « indigène » ou « afro », n'offrent pas plus de sens absolu que le mot « race ». La science nous a appris que la quantité de mélanine dans l'épiderme, qui rend une peau plus ou moins sombre, ne permet en rien de classer les humains en catégories cohérentes.

Reste que ces qualifications, entre couleur et origine, se sont longtemps imposées dans le langage et les esprits. Les utiliser, quand on évoque les périodes où elles ont servi, comporte un risque. Celui, avec les meilleures intentions, de ranimer et de prolonger des représentations qui relèvent d'une classification des races. De plus, la langue est souvent plus complexe qu'on ne le pense : ainsi le mot « nègre » a souvent été préféré à « noir » par les Afro-Antillais eux-mêmes, sans intention dévalorisante et même en lui donnant un sens politique, comme le fait remarquer le spécialiste des « mouvements nègres » de l'entre-deux-guerres, Philippe Dewitte[2]. Nous avons délibérément choisi de l'employer, car notre regard sur le Paris noir vise, dans une perspective historique, à nous replacer dans l'esprit du temps, à faire l'inventaire des représentations autant que celle des événements marquants.

Le Paris noir, c'est aussi la capitale de la République coloniale. Pourtant, la ville a toujours été éloignée des règles et des valeurs de cette même société coloniale. Sous l'Ancien Régime déjà, tout esclave devenait « libre » sur le sol de France. Dès le XVIIIe siècle, dans cette métropole ouverte aux migrations, le sentiment anti-esclavagiste est présent et, de la Première à la Seconde République, l'opposition au système des « vieilles colonies » est de plus en plus vive. L'affaire Bissette en témoigne. Dans les années 1824-1827, le Martiniquais Cyrille Bissette, auteur d'un libelle, publié tout à fait légalement à Paris, en faveur des droits des hommes de couleur libres, est condamné à la Martinique au bagne à perpétuité. C'est la campagne menée par des libéraux comme Chateaubriand, Casimir Périer et Benjamin Constant, qui obtient sa libération. Au même moment, les sœurs de Saint-Joseph de Cluny amènent en France une vingtaine de jeunes Sénégalais, parmi lesquels seront formés les trois premiers prêtres du Sénégal, dont David Boilat, qui célébrera la messe devant le roi Louis-Philippe[3]. À la fin du second Empire, on dénombre quelques dizaines de Noirs de La Nouvelle-Orléans qui étudient et vivent à Paris, parmi lesquels les écrivains Arnaud Lanusse, Camille Thierry et Pierre Dalcour. Sous la IIIe République, ce qui est interdit aux Africains, Malgaches ou Antillais dans les colonies est accessible à ceux qui vivent dans la capitale. Alors qu'outre-mer, la ville s'assigne comme objectif de soumettre les « sauvages » et de les « élever à la civilisation » comme on éduque de grands enfants, elle accueille des milliers de « Noirs » de tous horizons. Ce paradoxe est révélateur des ambiguïtés de cet espace où deux mondes cohabitent, se croisent et pourtant s'opposent formellement.

Cette présence noire s'insère dans une histoire plus vaste qui est celle de l'immigration. Car Paris est une ville ouverte au monde, aux autres, et ce depuis plus d'un siècle[4]. Elle est un point de passage obligé pour les vagues successives de migrants. Belges, Allemands, Italiens, juifs d'Europe centrale, Chinois, Espagnols, Arméniens, Russes, Polonais, Indochinois, Algériens, Tunisiens, Marocains, Portugais, Yougoslaves, Turcs, Tamouls, Africains… qu'ils soient exilés politiques, intellectuels ou migrants économiques, ils ont tous un parcours spécifique et, en même temps, ils contribuent à une histoire plus globale. Le Paris noir s'inscrit

dans la longue tradition de ceux qui ont fait Paris et la France, cette unicité d'une République faite d'apports multiples. Ce Paris mosaïque est à la fois le reflet d'une nation et aussi l'illustration la plus visible du « particularisme français ».

Des zoos humains à l'art nègre

Notre récit commence avec les premières photographies de Noirs à Paris, dans le dernier tiers du XIXe siècle. Se souvient-on que le premier élève noir entre, en 1878, à
l'École polytechnique – félicité par le président Mac Mahon d'un de ces mots creux qui faisaient sa réputation : « Ah, c'est vous, le nègre ! Continuez !… » Se souvient-on encore qu'à la même date, les premiers zoos humains s'ouvrent, avec les Nubiens au Jardin zoologique d'Acclimatation, et que la grande Exposition universelle présente quatre cents figurants « indigènes » dans un « village nègre » ? En 1889, tandis que l'esplanade des Invalides rassemble plusieurs villages indigènes pour une autre Exposition universelle, un des rois présents, celui des Nalou de Guinée, Dinah Salifou, comme le rappelle Philippe David[5], est reçu à l'Opéra. La République n'en est pas à un paradoxe près. Montrer, mesurer, distraire ou « honorer » les « rois nègres », tous ces « figurants » sont au cœur de plusieurs mondes. Celui de la science, celui de l'ethnographie, celui du music-hall, des Folies Bergère au Casino de Paris, et celui des relations coloniales. Paris est alors avide de ces spectacles « nègres », comme le souligne Sylvie Chalaye[6], depuis la vogue des Blackface minstrel's shows, à partir de 1841, jusqu'au couple de clowns Foottit et Chocolat.
En 1899, Paris applaudit les tirailleurs de la Mission Marchand. Nul autre pays n'aura alors mis autant d'espoir en des combattants africains pour sa défense et fait de la « force noire » un de ses grands mythes militaires. À la veille de la Grande Guerre, cette osmose entre la France et sa « garde noire » se fixe dans les imaginaires de la ville, lorsque les Parisiens se pressent à Longchamp, au défilé des tirailleurs le 14 juillet 1913. C'est le moment précis où le champion du monde de boxe Jack Johnson s'y installe, comme d'autres boxeurs noirs américains tels Dixie Kid, Franck Klaus, Harry Lewis et Sam Mac Vea, qui avaient tous quitté les États-Unis, pour le plus grand plaisir du public du Bullier et du Fronton Bineau[7]. Ce sont aussi les premiers engouements pour l'art nègre qui imprègnent le cubisme et le fauvisme. Mais déjà s'estompe le temps du sauvage et se profile celui du grand enfant Banania.

La capitale de la liberté noire

À la fin de la Grande Guerre, le Paris noir s'est profondément modifié. L'art et la culture « nègres » s'y croisent, la littérature s'empare du thème et, avec l'irruption du jazz, chanteurs, danseurs et musiciens noirs tiennent le haut de l'affiche. Joséphine Baker[8] triomphe dans la Revue Nègre et entrera dans la légende quelques années plus tard avec sa chanson « J'ai deux amours, Mon pays et Paris ». Quelque temps plus tôt, en 1919, a lieu le Premier congrès international de la race noire, présidé

par l'Afro-Américain W.E.B. Du Bois. Paris devient un espace de liberté unique au monde pour nombre d'artistes et d'écrivains noirs américains : les sculpteurs Augusta Savage et Nancy Elisabeth Prophet, les peintres Henry Ossawa Tanner (décoré en 1923 de la Légion d'honneur), Laura Wheeler Waring, Hale Woodruff, Palmer C. Hayden, William H. Johnson, Archibald J. Motley et Loïs Mailou Jones (auteur notamment, en 1938, dans son atelier parisien, de la peinture Les Fétiches), et le poète Langston Hughes ou le romancier Claude McKay[9].
À Paris sont présents de nombreux Africains francophones qui joueront bientôt un rôle important, comme Louis Hunkanrin, Lamine Senghor, André Matsoua et Tiémoko Garan Kouyaté, anciens combattants devenus militants anticolonialistes ; Paul Hazoumé, intellectuel dahoméen, seul Africain à prendre la parole devant la Société indigène à Paris en 1931 ; Ousmane Socé, auteur du roman Mirages de Paris[10] ; A. K. Azongo qui, au milieu des années 1920, fait ses études à HEC et à l'Institut des sciences politiques ; Nicolas Grunitsky, étudiant en 1933 à l'École supérieure des travaux publics, futur président de la République du Togo ; Kodjo Touvalou Houénou, étudiant en droit puis magistrat ; Lamine Gueye qui, devenu député du Sénégal, obtiendra en 1947 de l'Assemblée constituante la citoyenneté pour tous les ressortissants de l'Union française ; sans oublier les députés sénégalais Blaise Diagne, élu en 1914, et Galandou Diouf, qui lui succédera à sa mort en 1934. Deux étudiants sénégalais d'alors feront tout particulièrement parler d'eux : Léopold Sédar Senghor, futur président du Sénégal, et Alioune Diop, fondateur de la revue Présence africaine[11]. Tandis que Habib Benglia, sans doute le plus grand acteur noir français, fera carrière pendant plus de quarante ans au cinéma et au théâtre dans près d'une centaine de rôles, le plus marquant étant, en 1923, à l'Odéon, celui de L'Empereur Jones.
Les Antillais et les Guyanais sont sans doute plus nombreux encore – alors que l'on compte très peu de Canaques et de Réunionnais – et occupent des fonctions sociales diverses. Parmi eux, des avocats et des magistrats comme Auguste Caffie et Robert Attuly, des médecins comme Pierre Zizine et des professeurs agrégés comme Louis Achille, des intellectuels et des écrivains comme Jeanne Nardal (première licenciée en lettres des Antilles) et Léon-Gontran Damas, et des hommes politiques influents, comme Henry Lémery et Élie Boncourt. Le Guyanais Félix Éboué, futur compagnon de la Libération, est élève de l'École d'administration coloniale et, parmi les étudiants martiniquais, le futur député Victor Sablé suit les cours de la Faculté de droit alors que le jeune Aimé Césaire se destine au professorat de lettres[12].
Se souvient-on qu'en 1924, le premier athlète « noir » a été médaillé d'or aux jeux Olympiques de Paris ? Que c'est à Paris qu'est née la première revue de jazz au monde, qu'un comédien noir a joué pour la première fois un vrai rôle au théâtre et que des Noirs entrent dans un gouvernement ? C'est aussi dans la capitale qu'un « roman nègre » a été pour la première fois récompensé, par le prix Goncourt, attribué en 1921 à l'écrivain guyanais René Maran. La ville permet une expression noire jusqu'alors inconnue, y compris pour les soldats noirs américains, qui ont partagé la

gloire des « poilus » de 1914-1918. Dans une France qui souhaite oublier les horreurs du conflit, ils laissent comme témoignage de leur passage la culture jazz. À leur suite arrive le temps des bals nègres, du charleston et des biguines antillaises.
Pourtant, Paris se drape bientôt dans le décorum de l'Exposition coloniale de 1931. Une page se tourne. La République coloniale cherche à vendre l'Empire. Sa capitale s'offre comme un catalogue du monde colonial à des millions de visiteurs venus des quatre coins du monde. Les « indigènes » sont eux aussi convoqués par milliers, dans une incontestable apothéose coloniale[13]. Mais en même temps, alors que résonnent les premières voix nationalistes dans les colonies, de l'Indochine aux Antilles, du Maghreb à l'Afrique noire, des critiques s'y font entendre. Paris, tout au long des années 1930, est ce carrefour ambivalent de deux aspirations. Journaux et mouvements se succèdent, de La Voix des Nègres (1927) à La Race Nègre, du Cri des Nègres (1932) à L'Étudiant noir (1935), sans oublier La Dépêche africaine (1928) ou La Revue du monde noir (1931), signe que, dans ce Paris colonial, les consciences noires refusent déjà avec véhémence le discours de la « plus grande France ». Un éveil qui donnera naissance, après-guerre à la revue Présence africaine (1947), véritable creuset pour toute la diaspora noire. Dans ce Paris où des intellectuels, des écrivains et des sportifs noirs seront reconnus, comme l'exprime alors la revue populaire Voilà, on a le sentiment que c'est là que « la couleur d'une peau passe le plus aisément inaperçue ».

Immigrés désirés et sans-papiers expulsés

Cependant, une autre guerre se prépare, dans laquelle les empires coloniaux vont jouer un rôle essentiel. Objets de toutes les attentions – des gaullistes, des Allemands et de Vichy –, l'outre-mer est au centre de bien des enjeux, tandis qu'à Paris, la vie continue normalement pour la diaspora noire, sans véritable ostracisme. Birago Diop, dans ses mémoires[14], évoque la vie nocturne qui ne s'est pas arrêtée, du Méphisto à la Rhumerie Martiniquaise, de Saint-Michel à Saint-Germain-des-Prés.
À la Libération, la capitale accueille de nouvelles personnalités : des jazzmen (Sidney Bechet, qui revient et s'installe, Louis Armstrong, Duke Ellington, suivis par d'autres tels Kenny Clarke[15]…), des étudiants africains (très vite regroupés sous l'égide de la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France, la FÉANF[16]), des sportifs (comme le cycliste Zaff, le sprinter Abdou Seye ou le joueur de rugby Papagalo Thiam…), des députés (Félix Houphouët-Boigny, Fily Dabo Sissoko, Yacine Diallo, Sourou Mougan Hapithy[17]…) et des intellectuels (Jacques Rabemananjara, Amadou Koné, Paulin Joachin, Alexandre Biyidi alias Mongo Béti, Paul Niger, le Haïtien René Depestre, ou encore Bernard Binlin Dadié qui publiera Un Nègre à Paris en 1959…). Tous deviennent les acteurs d'un destin noir en pleine mutation et certains préparent les indépendances à venir.
Les intellectuels et les artistes afro-américains sont toujours très présents, tels les écrivains Richard Wright, James Baldwin, William Gardner Smith, Chester Himes, Richard Gibson, puis Melvin Van Peebles, et les peintres

Larry Potter, Herb Gentry et Walter Coleman[18]. Une génération qui, comme le souligne Bennetta Jules-Rosette[19], marque fortement l'intelligentsia afro-américaine et que font revivre des films comme Le Paris black (1990), produit par la BBC, et Un sang d'encre de Blaise N'Djehoya (1997). Alors que les pays d'Afrique s'écartent de la Métropole, parfois après de longues luttes (maquis du Cameroun, événements de Madagascar…), et que les vieilles colonies ont obtenu le statut de département depuis 1946, l'immigration africaine et antillaise se développe[20]. C'est parmi les étudiants d'Afrique noire, dont la présence est une donnée majeure après-guerre, que se recruteront la plupart des dirigeants de l'Afrique indépendante[21]. Au cours des années 1950, les représentations et le langage évoluent, les propos les plus racistes ne se sont plus exprimés ouvertement, sans pour autant que soient véritablement remis en cause les stéréotypes anciens, ni détruit les clichés.

Ils sont simplement en sommeil…

Arrive le temps des ouvriers recrutés dans les usines, puis, lorsque l'arrêt de l'immigration est décrété en 1974, celui des familles regroupées. De l'indigène à l'immigré, la société laisse à la marge les anciennes populations colonisées. Jusque dans les années 1960, le nombre de migrants originaires de l'Afrique subsaharienne apparaît faible (moins de 30 000 personnes en 1968), mais il va augmenter régulièrement. Ils sont 175 000 au recensement de 1990, dont la moitié vient du Sénégal et du Mali, suivis du Cameroun et de la Côte-d'Ivoire. Ce sont désormais des familles qui, confrontées à la misère des années de crise, apparaîtront dans la rue pour leurs droits au logement ou aux papiers[22]. Dans une situation de crise économique, ces immigrés d'Afrique noire sont souvent perçus comme des intrus. En 1986, Charles Pasqua affrète un charter pour Bamako avec cent un Maliens expulsés, désignés comme « indésirables ». Beaucoup commencent à faire le lien entre immigrés et délinquance. Puis, dans le milieu des années 1990, l'irruption du terme de « sans-papiers » est symptomatique d'un nouveau tournant : l'occupation de l'église Saint-Bernard, qui se terminera, le 23 août 1996, par l'ouverture des portes à la hache, suscite un fort mouvement de solidarité et marque le basculement vers une autre relation des Africains à la ville.

En même temps, c'est bien une nouvelle génération « black » qui s'affirme, par la musique (de Ray Lema à Kassav[23]), le sport (de Marius Trésor à Yannick Noah) et la culture (d'Ousmane Sow à Ahmadou Kourouma).

Clichés et fantasmes

Des zoos humains du Jardin d'Acclimatation de la fin du XIXe siècle aux millions de Français sur les Champs-Élysées fêtant la victoire des « bleus » un siècle plus tard, le Paris noir s'est ainsi développé dans une histoire complexe et multiple où se rencontrent et s'affirment les altérités, se fabriquent et se superposent les images. Car cet ouvrage est d'abord

un « livre d'images » – quatre cents documents souvent inédits – qui mettent en perspective la diversité des regards. Ces images sont une succession de traces et de preuves de l'existence d'un Paris noir que nous avons cherchées afin de comprendre l'émergence d'un tel mythe sur plus d'un siècle. La difficulté de les retrouver, leur nombre (plus de cinq mille documents répertoriés), leur absence aussi pour certaines époques, leur qualité, leur diffusion autant que leur contenu ont constitué une série d'indices que nous avons suivis méthodiquement. Une étonnante enquête, riche en rebondissements, surprises, déception ou indignation devant la composition de certains documents et le contenu des légendes. Car il s'agit bien et avant tout de mise en scène. C'est à partir de ce matériau, et non d'un récit, que nous avons réalisé cet ouvrage. L'image n'est pas ici source d'illustrations, elle est le sujet et l'objet de sa propre histoire.

Ce récit commence avec la découverte, puis la maîtrise de la photographie. À cette époque se sont élaborés la plupart des mythes fondateurs du XXe siècle. Aux portraits figés de l'élite, se sont succédé les vues d'un « extraordinaire » enivrant ou, au contraire, d'un « quotidien » rassurant. La carte postale, nouveau support grand public du XIXe siècle, a diffusé à des millions d'exemplaires une vision particulière du monde, la nôtre, celle d'une République triomphante aux quatre coins du monde. À l'identité nationale qui se fixait, à la science qui se déterminait, à l'Empire colonial qui se bâtissait, à l'homme qui se découvrait dans toutes ces « différences », la photographie a offert un formidable outil de mesure, de valorisation et de propagande. Ce n'est donc pas un hasard si les « sauvages », les « indigènes » et, en particulier, les « Noirs » ont servi de repères à l'aune desquels s'est surdimensionné le « Blanc[24] ».

Les acteurs de cette histoire se sont peu photographiés eux-mêmes[25]. De plus, ces photographies (d'amateurs pour la plupart) ne montrent pas le regard univoque du « Blanc » qui nous intéresse ici. Elles racontent un autre vécu, celui de l'immigration, de la fête, des amis, des sorties, de la famille, à travers des photographies destinées à être montrées « au pays » ou rangées dans un album. Autres images, autre imaginaire, autre récit. Nous avons choisi de ne pas les mêler à la production retenue dans ce livre. Nos images, même si leurs auteurs sont les mieux intentionnés, paraissent enfermées dans une dialectique immuable, inscrites dans une condition, dans un stéréotype et dans un espace prédéterminé. Cette condition renvoie avec insistance aux origines, à la « race », à l'identité ; ce stéréotype associe fascination pour les corps, la musique et la fête[26] à la « sauvagerie noire » ; et cet espace prédéterminé est celui de notre imaginaire.

Cet imaginaire est tissé de fascination et d'un rejet raciste toujours à la fois diffus et omniprésent. Victor Sablé, jeune Martiniquais étudiant en droit à Paris, dans les années 1930, rapporte une anecdote significative[27]. Il se souvient être allé entendre Léon Blum et Maurice Thorez défendre, lors d'un meeting à la Mutualité, la cause de l'Espagne républicaine : « Un groupe de jeunes ouvriers en casquette, poing levé et l'Internationale à la bouche, inquiet de rater le dernier train de banlieue, bouscula sans ménagement un étudiant sénégalais, tout intimidé, qui n'avançait pas

assez vite vers la sortie. “Eh, dis donc, toi le négro, lui lancèrent-ils, magne-toi donc le train, si t’as peur du froid, t’as qu’à rester dans ta brousse ! ». L’auteur a beau ajouter que d’autres participants désavouèrent vivement cette attitude raciste, l’épisode montre la profondeur du sentiment de supériorité du « Blanc » envers le « sauvage », tel qu’il s’était propagé alors, dans les exhibitions et jusque dans l’école de la République.
Le rejet a pris tout au long du XXe siècle la forme spécifique d’une puissance insidieuse et redoutable, sans cependant jamais faire du « Noir » un bouc émissaire privilégié.
Quant à l’attirance muette qui est l’autre volet de cet imaginaire, elle se manifeste surtout par une fascination pour la liberté artistique dont font preuve les « Noirs ».
Si les danseurs et les musiciens afro-américains et africains séduisent les Parisiens, c’est parce qu’ils incarnent une expression inconnue jusqu’alors et leur influence sera profonde et durable.

Une ville métisse

Aujourd’hui, on peut se demander si la ville a bien compris qu’elle avait « changé de couleur ». N’est-il pas temps de souligner qu’en politique, la présence de responsables d’origine africaine, antillaise, guyanaise, réunionnaise, malgache ou kanak est quasi nulle. Combien de secrétaires d’État, de ministres (depuis Kofi Yamgnane, en 1993) ou de dirigeants politiques de premier plan ? De toute évidence, beaucoup moins qu’à la veille des indépendances ou même dans l’entre-deux-guerres. Alors ? Repli sur soi, peur d’une société multiculturelle ou blocage d’un pays encore sous le traumatisme de son passé colonial ?
Pourtant, au terme de ce voyage à travers six générations de Parisiens, peut-être peut-on présager que le temps du Paris noir est révolu. Pour la dernière d’entre elles, celle de la victoire de la France « Black-Blanc-Beur » à la Coupe du monde de 1998, le Paris noir semblera probablement un objet d’histoire, un phénomène disparu dans une ville de plus en plus ouverte sur le monde. Une ville-mosaïque qui attend de nouveaux migrants, venus d’autres horizons, pour en faire d’autres Parisiens.

1 Recensés par exemple dans Thomas N’goran, *Le Guide de l’Africain en France*, sans nom d’éditeur, Paris, 1982 ; ou encore dans Justin-Daniel Gandoulou, *Au cœur de la sape : mœurs et aventures de Congolais à Paris*, L’Harmattan, Paris, 1989.

2 Philippe Dewitte est notamment l’auteur de *Les Mouvements nègres en France*, L’Harmattan, Paris, 1985.

3 Sur la période avant 1880, voir William B. Cohen, *The French Encounter with Africans : White Response to Blacks, 1530-1880*, Bloomington, Indiana, 1980.

4 Comme l'a montré l'ouvrage dirigé par Pierre Milza et Émile Témine, *Toute la France. Histoire de l'immigration en France au XXe siècle*, Somogy, Paris, 1998, et celui dirigé par Pierre Milza et Antoine Marès *Le Paris des étrangers (2 vol.)*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1995.

5 Collectionneur spécialiste de la carte postale africaine et auteur de travaux sur les « villages noirs » en France.

6 Sylvie Chalaye, *Du Noir au nègre. L'image du Noir au théâtre (1550-1960)*, L'Harmattan, Paris, 1998.

7 Sur ce thème, voir Eduardo Arroyo, *« Panama » Al Brown, 1902-1951*, Lattès, Paris, 1981 ; et Claude Meunier, *Ring noir. Quand Apollinaire, Cendrars et Picabia découvraient les boxeurs noirs*, Plon, Paris, 1992.

8 Qu'évoquent notamment le livre de Petrine Archer-Straw, *Negrophilia. Avant-garde Paris and Black Culture in the 1920s*, Thames Hudson, Londres, 2000 ; et celui de Phyllis Rose, *Joséphine Baker. Une Américaine à Paris*, Fayard, Paris, 1990.

9 Autant de noms que l'on retrouve dans le catalogue d'exposition *Rhapsodies in Black. Art of the Harlem Renaissance,* Hayward Gallery and University of California Press, Londres, Berkeley et Los Angeles, 1997, qui souligne l'importance de Paris dans la construction de l'identité des élites noires américaines.

10 *L'action de Mirages de Paris*, du Sénégalais Ousmane Socé, qui paraîtra aux Nouvelles Éditions latines en 1964, se déroule dans les années 1930 où l'auteur était étudiant.

11 Des dizaines d'autres auteurs africains publieront à Paris, comme le montre Lilyan Kesteloot dans *Anthologie négro-africaine*, Marabout, Verviers, 1982, ou Jacques Nantet dans *Panorama de la littérature noire d'expression française*, Fayard, Paris, 1972. Voir aussi Frédéric Grah Mel, Alioune Diop. *Le bâtisseur inconnu du monde noir*, Presses universitaires de Côte-d'Ivoire /ACCT, Abidjan-Québec, 1995.

12 Georges Ngal, Aimé Césaire. *Un homme à la recherche d'une patrie, Présence Africaine*, Dakar-Paris, 1994.

13 Voir l'ouvrage collectif sous la direction de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Laurent Gervereau, *Images et colonies*, BDIC / ACHAC, Paris, 1993.

14 Birago Diop, frère d'Alioune Diop, vétérinaire de l'administration coloniale, qui est à Paris de 1942 à 1944, évoque ces années dans le premier tome de ses mémoires*, La Plume raboutée*, Présence Africaine, Paris, 1978.

15 Voir le livre de Ludovic Tournès, *New Orléans sur Seine. Histoire du jazz en France*, Fayard, Paris, 1999.

16 Au rôle essentiel de la FÉANF sont consacrés plusieurs ouvrages, notamment, de Charles Diané, *La FÉANF et les grandes heures du mouvement syndical étudiant noir*, Chaka, Paris, 1999 ; Sékou Traoré, *La Fédération des étudiants d'Afrique noire en France (FÉANF),* L'Harmattan, Paris, 1985 ; Fabienne Guimont, *Les Étudiants africains en France*, L'Harmattan, Paris, 1997 ; et l'article d'Abdoulaye Gueye, « Le cas des intellectuels africains en France », in *Sociétés africaines et diaspora*, n° 8, déc. 1997.

17 Auxquels Yves Benot a consacré son ouvrage *Les Députés africains au Palais-Bourbon*, Chaka, Paris, 1989.

18 Voir Tyler Stovall, *Paris Noir. African Americans in the City of Light*, Mariner Books, Boston-New York, 1996 ; et Michel Fabre, *La Rive noire. Les écrivains noirs américains à Paris, 1830-1995*, André Dimanche éditeur, Marseille, 1999.

19 Bennetta Jules-Rosette, *Black Paris. The African Writers' Landscape*, University of Illinois Press, Urbana and Chicago, 1998.

20 Voir notamment Ibrahima Baba Kaké, *Mémoire de l'Afrique : la diaspora noire*, ABC/Nea, Paris, 1976, et aussi *L'Émigration travailleuse guadeloupéenne en France*, L'Harmattan, Paris, 1979.

21 Sur la vie des étudiants africains, voir Jean-Pierre N'Diaye, *Enquête sur les étudiants noirs en France*, Éd. Réalités africaines, Paris, 1961, et, la même année, le numéro de la revue *Sondages, revue française de l'opinion publique*, n° 3, sur « Les étudiants d'outre-mer en France ».

22 Voir notamment Guy Boudimbou, *Habitat et modes de vie des immigrés africains en France*, L'Harmattan, Paris, 1991 ; Albert Nicollet, *Femmes d'Afrique noire en France*, Paris, L'Harmattan, 1992 ; et Christian Poiret, *Familles africaines en France*, Ciemi-L'Harmattan, Paris, 1996.

23 Sur le succès des musiques venues d'Afrique, voir Frank Tenaille, *Le Swing du caméléon. Musiques et chansons africaines 1950-2000*, Actes Sud, Paris, 2000.

24 Voir Jean-Barthélémi Debost, Anne-Claude Lelieur, Raymond Bacholet et Marie-Christine Peyrière, Négripub. *L'image des Noirs dans la publicité*, Somogy, Paris, 1992.

25 Signalons pourtant le livre (texte et photos) de Nicolas Silatsa, Parinoir, édité par l'auteur, à Épinay-sur-Seine, en 1981.

26 Voir Christiane Passevant et Lary Portis, *Dictionnaire black*, Grancher, Paris, 1995.

27 - Mémoires d'un Foyalais. *Des îles d'Amériqus aux bords de la Seine*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1993.